

Le Canada Musical.

VOL 3.]

MONTREAL, 1^{ER} MAI 1876.

[No. 1.]

A Mlle. Hortense Villeneuve.

SONNET

Le nid est trop étroit, l'écho de la feuillée
Déjà ne suffit plus à vos accents si doux,
Voici le renouveau, allez, jeune couvée.
Dans l'espace azuré, Fauvette, envoyez vous,

Volez vers la patrie où naquit votre mère,
Suivez votre chemin, confiante et sans peur.....
Que la brise soit douce à votre aile légère,
Que Dieu vous guide au port, à la gloire, au bonheur!

La-bas, vous trouverez, loin de toute souffrance,
Des charmilles en fleurs, de gais et verts buissons
Dans les bois parfumés de notre belle France.

Fille du pôle, allez au pays des rayons
Et toujours du vieux nid gardant la souvenance,
Fauvette, gazouillez vos plus douces chansons!

LEON LEDIEU

L'Opinion Publique du 6 Avril 1876

Les Musiciens du Temps de l'Empire.

(Suite)

X

Encore le comte de Balck. — La comtesse de Ricci. — La princesse de Palme. — Garat, homme du monde. — Quelques erreurs rectifiées — La duchesse de San-Stefano. — Une collection de grotesques. — Une fête champêtre. — Curieux détails.

Je citerai encore parmi les dames qui venaient assidûment chez le comte de Balck, madame Constance Pipelet, qui plus tard épousa en secondes noces le prince de Salm-Dick. Son éclatante beauté lui avait conquis de nombreux admirateurs. Les aristocrates du temps l'avaient placée sur la même ligne que mesdames de Genlis et Dufrenoy, et à une légère distance de l'illustre auteur de *Corinne*. La postérité n'a point confirmé cet arrêt, mais madame Constance de Salm n'en était pas moins une femme d'infiniment d'esprit, passionnée pour les beaux-arts, et surtout excellente musicienne. Elle a composé plusieurs romances dont le succès s'est longtemps soutenu, elle eut pour collaborateurs Monsigny, Grétry, et d'autres compositeurs d'un grand mérite.

Garat était un des habitués les plus assidus de nos réunions du vendredi, auxquelles son inimitable talent venait ajouter un charme irrésistible.

Comme artiste, Garat a eu le rare privilège de n'avoir point de détracteur, et sa voix, sa méthode, son goût exquis ont été admirés des juges même les plus sévères. La critique a pris sa revanche en mettant en relief des défauts, des bizarreries, des ridicules, qui prouvent que les hommes d'un grand talent ne sont pas plus que les esprits vulgaires à l'abri des faiblesses de l'humanité. Dans son costume, dans son accent, dans sa façon de marcher, de saluer, de se poser devant le public, Garat poussait la prétention jusqu'à l'extravagance, il voulait à tout prix passer pour un roué, pour un homme à

bonnes fortunes, à l'en croire, il avait le port, le geste, le regard, le ton, les grandes manières de M. de Richelieu. Quel dommage qu'il n'eût point vécu soixante ans plus tôt! il aurait ébloui, fasciné, rendu folles toutes les belles marquises de la régence. Garat vous disait tout cela très-sérieusement. Au premier abord, il vous apparaissait comme le plus impertinent, le plus prodigieux. Mais sous cette apparence de friivolité, vous découvriez bientôt un noble cœur et un esprit plein de naturel et de verve.

Qui donc a dit que Garat n'avait point d'esprit? Il faut l'avoir entendu quand, dans un cercle d'amis, il se livrait aux élans de son imagination vive et féconde; alors la contrainte, l'affectation, la raideur disparaissaient pour faire place à l'abandon, au laisser-aller, à la franchise, et les mots heureux, les saillies, les observations ingénieuses jaillissaient à profusion.

Tous les salons n'étaient pas aussi bien composés que celui du comte de Balck, une jeune et riche Milanaise, fixée depuis peu de temps à Paris, la duchesse de San-Stefano, avait réussi à rassembler dans le sien la plus singulière collection de grotesques, les virtuoses incompris, les chanteurs méconnus, les poètes dédaignés, trouvaient là, deux fois par semaine, la plus gracieuse hospitalité. C'est avec ce personnel d'élite que la duchesse organisait des concerts qui étaient, sans contredit, les plus curieux de l'époque.

La duchesse de San-Stefano eut un jour la fantaisie de ressusciter une des plus charmantes traditions du siècle dernier, elle conçut le projet d'une fête champêtre; mais cette idée, qui pouvait être bonne, fut exécutée, comme on va le voir, de la façon la plus saugrenue.

Dans les *Salons de Paris* qui m'ont fournis quelquefois d'utiles matériaux pour ce travail, madame la duchesse d'Abbrantès raconte avec infiniment de verve et d'esprit cette aventure divertissante. Nous avons cru devoir conserver tous les détails pittoresques, tous les traits caractéristiques de son récit. Rien ne vaut la relation d'un témoin oculaire.

La duchesse imagina de faire garnir un cabinet qui était au bout de son grand salon, de feuillages, de fleurs et d'arbustes, elle fit venir de la campagne une douzaine de moutons bien beaux et bien frisés, on mit les infortunés dans un bain d'eau de savon; on les frota, on les parfuma, on leur mit des rubans roses au cou et aux pattes, et puis on les conduisit dans une pièce voisine, jusqu'au moment où l'une des femmes de la duchesse, habillée en bergère, et un de ses valets de chambre, habillé aussi en berger, devaient conduire le troupeau et le faire défilé, en jouant de la musette, de la flûte et du hautbois, derrière une glace sans tain qui séparait le cabinet du grand salon.

Tout cela était parfaitement conçu, mais ordonné d'une façon pitoyable. Le malheureux troupeau devait avoir un chien, on ne se le rappela qu'au moment ... et l'on alla prendre un énorme chien à qui l'on fit subir le bain savonné des moutons, et puis, pour commencer la connaissance, on le fit entrer dans la chambre où étaient les moutons. Mais à peine eut-il mis la patte dans cette étable d'un nouveau genre, qu'étonné de cette société, le chien fit entendre un grondement si terrible, que les moutons, quelque pacifiques qu'ils fussent de leur nature, ne purent résister à l'effroi qu'il leur causa. Saissis d'une terreur panique, ils s'élançèrent, bondirent hors de la chambre, et une fois les premiers passés, l'on sait que les autres ne demeurèrent jamais en arrière: quoiqu'ils ne fussent pas les moutons de Panurge, ils n'en suivirent pas moins leur chef grand bélier, qui, dans son trouble, enfla la première porte venue, cette porte le conduisit dans un salon rempli de feuillage, d'où il se précipita en furieux, suivi des siens, dans le grand salon où la duchesse de San-Stefano dansait de toutes ses forces, en attendant la venue du troupeau. ...